V. W.
Le mélange des genres

Extrait de la publication

Extrait de la publication

GENEVIÈVE BRISAC
AGNÈS DESARTHE

V. W.

Le mélange des genres

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2.87929.946.4

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2004.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Être immune, c'est vivre à l'abri des chocs, des ennuis, des souffrances, c'est être hors de portée des flèches, avoir assez de bien pour vivre sans rechercher flatterie ni réussite, ne pas être obligée d'accepter les invitations et ne pas se soucier des éloges que reçoivent les autres. Être forte, satisfaite, sentir que personne ne pense à moi et que je peux me reposer.

L'immunité est un état paisible et exalté, désirable, que je pourrais atteindre bien plus souvent que je ne le fais. N'être rien, n'est-ce pas l'état le plus satisfaisant au monde ?

V. W.

Extrait de la publication

PROLOGUE

Le paradis perdu

« Si la vie repose sur une base, si c'est une coupe que l'on remplit, que l'on remplit indéfiniment, alors ma coupe repose sur ce souvenir. »

Le 18 avril 1939, Virginia Woolf commence un texte qu'elle nomme *Une esquisse du passé*. Elle réfléchit sur la mémoire et sur les mémoires. Elle évoque un souvenir de 1889. La sensation est intacte.

Elle a sept ans, elle est dans son lit, à demi éveillée. La chambre des enfants, à St. Ives, donne sur la mer. Ce sont les vacances, comme chaque année, en Cornouailles. Lande, genêts, bruyère et chemins creux. C'est un lieu mythique, un creuset. Elle entend les vagues qui se brisent, une deux, une deux, et qui lancent une gerbe d'eau sur la plage ; et puis qui se brisent, une deux, une deux, derrière un store jaune. Elle entend le store traîner son petit gland sur le sol quand le vent le gonfle.

Extrait de la publication

Elle est couchée, elle entend le giclement de l'eau, et elle voit cette lumière et elle sent qu'il est à peu près impossible qu'elle soit là.

« Je suis en proie, écrit-elle, à l'extase la plus pure que l'on puisse imaginer. »

« Si j'étais peintre, je rendrais ces premières impressions en jaune pâle, argent et vert. Il y aurait le store jaune pâle ; la mer verte ; le gris argent des fleurs de la passion ; je représenterais une forme sphérique ; semi-translucide. Je représenterais des pétales recourbés ; des coquillages, des choses semi-translucides ; je tracerais des formes arrondies, à travers lesquelles on verrait la lumière, mais qui demeureraient imprécises. Tout serait vague et indistinct ; et ce qu'on verrait, on l'entendrait aussi.

Des sons sortiraient de tel pétale ou de telle feuille, des sons indissociables de l'image. J'entends aussi le croassement des freux qui tombe de très haut. Les cris semblent traverser un air élastique et visqueux. »

On comprend tout de suite pourquoi Virginia n'est pas peintre – elle qui soupire si souvent : si j'étais peintre – mais non, elle est écrivain, c'est-à-dire qu'elle croit possible de faire ressentir des émotions à un lecteur en lui décrivant des choses impossibles à peindre, des gens impossibles à comprendre, des faits impossibles à expliquer, des souvenirs oubliés.

Le souvenir suivant est sensuel. Des pommes rouge et

Extrait de la publication

or. Les pommes arrivent à la hauteur de la tête de la narratrice, parce que le jardin est en contrebas. Il y a des fleurs roses, on est abasourdi par le vrombissement des abeilles, et tout est placé sous le signe de la chaleur, tout est mûr et bruissant, c'est l'été.

« Je me souviens que, quand nous étions enfants, les étés étaient toujours vraiment chauds », murmure une voix, dans l'incrédulité générale, car la chaleur de la Cornouailles n'est pas si réputée. Ce lieu du paradis perdu, c'est le jardin qu'on longe pour descendre à la plage. Un ravissement.

« Je pourrais remplir des pages, remarque Virginia Woolf, à évoquer l'une après l'autre les choses qui faisaient de l'été à St. Ives le plus beau commencement d'une vie qui se puisse concevoir. » Les anémones de mer, un petit poisson agitant sa nageoire dans une flaque, des coquillages, le bateau, le sable qu'on creuse, la lumière sur la mer le soir, les mûres des buissons.

« Lorsqu'ils louèrent Talland House, les parents nous donnèrent, à moi en tout cas, quelque chose qui s'est montré durable et sans prix. »

Il y a dans les souvenirs de la baie nichée dans l'ongle du gros orteil de l'Angleterre, cette sorte de bout du monde, le socle indestructible de toutes les scènes à venir.

« Je vois le passé, écrit Virginia Woolf, comme un

Extrait de la publication

long ruban de scènes et d'émotions, une avenue qui s'étend derrière moi, et au bout de l'avenue, se trouvent encore le jardin et la chambre d'enfants. Mais pourquoi se souvient-on de certaines choses et non pas d'autres ? Pourquoi me souviens-je du bourdonnement des abeilles dans le jardin, et non d'avoir été jetée toute nue dans la mer par mon père, comme on me l'a souvent raconté ? »

Elle livre ces souvenirs comme des pistes, car, note-t-elle, dans ce début de mémoires, il est très difficile de décrire un être humain.

Adeline Virginia Stephen est née le 25 janvier 1882* à Hyde Park Gate, une sombre et victorienne demeure londonienne.

Sa mère se nomme Julia Prinsep Jackson, la très belle, très énigmatique et très énergique nièce de Julia Cameron, pionnière de la photographie.

Son père, sir Leslie Stephen, est un homme de lettres respecté, ami de Henry James et de tout ce que le Londres de 1880 compte de sommités, l'austère et puritain auteur du *Dictionnaire biographique national*, soixante-trois volumes comportant vingt-neuf mille notices relatives à d'hypothétiques grands hommes.

« Je suis issue, dit Virginia, d'innombrables personnes, certaines célèbres et d'autres obscures, née dans un

* Repères chronologiques, *infra* p. 275.

Extrait de la publication

milieu sociable, très cultivé, très porté à la correspondance, aux visites, à s'exprimer, à la fin du XIXe siècle. »

« Mais je ne sais pas, ajoute-t-elle, honnête et perfide, dans quelle mesure ceci ou cela me fait éprouver ce que j'ai éprouvé dans la chambre des enfants à St. Ives.

Je ne sais pas à quel point je suis différente des autres. En partie parce que je n'ai jamais été à l'école et n'ai jamais été en compétition avec des enfants de mon âge, je n'ai jamais été à même de comparer mes qualités et mes défauts avec ceux d'autrui. »

Elle laisse vite tomber les considérations psychologiques et familiales pour revenir à la phénoménologie :

« Mais naturellement, il y avait une cause extérieure à l'intensité de cette première impression, cette sensation d'être à l'intérieur d'un grain de raisin et de voir à travers une pellicule d'un jaune translucide, cela venait de tous ces mois que nous passions à Londres. »

En quelques mots, à sa manière narquoise et impressionniste, Virginia Woolf installe le décor, ce théâtre essentiel pour faire comprendre ce qu'est une vie. Elle fait une révérence insolente à la biographie traditionnelle, si affirmative et si raide. Un pied de nez au biographe positiviste et scientiste, accroché aux branches des arbres généalogiques, grimpé sur son tabouret de contrôleur des vies, drapé dans sa condescendance sociologique. Elle pose des jalons, des taches de couleur et de mémoire, qu'il faudra ensuite ajuster les unes aux

Extrait de la publication

autres, qu'il faudra superposer, faire jouer les unes avec les autres, un puzzle auquel il y aurait plusieurs solutions.

Ce paradis perdu, Virginia Woolf va y retourner souvent, c'est un réservoir primordial d'images, d'émotions, et aussi de sens. Il est d'autant plus intéressant que, si on y trouve les germes de tous ses romans, elle s'est très longtemps tue sur ses premières années, les années d'avant la chute. Sa correspondance et ses journaux publiés commencent tous après la mort de Julia, en 1895. Julia, celle à quoi tout la ramène, la mère glaciale et très aimée, l'Ange du foyer comme elle la nomme.

Parce qu'il est très difficile de décrire un être humain, et encore davantage quand celui-ci a noirci des milliers de pages de romans, de lettres, de journaux, il n'est pas inutile de flâner un peu dans le vague et le brûlant des souvenirs, comme un fond de couleurs et de sensations, sur lequel inscrire les hiéroglyphes, les lignes noires et entremêlées de l'histoire familiale.

1882-1895 : entre zéro et treize ans, durant ces années où Julia vivait, l'univers de Virginia se partage entre les hivers à Hyde Park Gate, avec ses promenades obligatoires dans les jardins de Kensington, et les étés dans la maison de St. Ives. « Les souvenirs d'enfance, dit-elle, sont plus intenses que les autres, car nous ne sommes alors que le réceptacle d'un sentiment d'extase et de ravissement. » Et ce don : ne plus être qu'un

Extrait de la publication

réceptacle, n'être plus rien, rien d'autre que le pur lieu de passage des sensations et des émotions, c'est un des mystères autour desquels tourne la création.

« Mon premier souvenir, dit Virginia, ce sont des fleurs rouges et violettes sur un fond noir » : la robe de Julia, assise dans un train. Virginia pose sa joue, les fleurs sont tout près de ses yeux. Julia repousse la tête de l'enfant qui se pique à une broche. Les enfants ont une curieuse accommodation. Une robe peut laisser un souvenir si précis, comme s'il n'y avait rien autour, un vaste espace vide. Virginia Woolf, toute sa vie, travaille à retrouver cette vision déformée, ou plus vraie, du monde. La vérité cachée. Le dieu caché, celui qui donne le sens perdu des choses.

Moment de sensation pure : dans Kensington Gardens, le grand jardin de Peter Pan, une vieille femme ronde et trapue vend des ballons, une masse houleuse d'une lumière incandescente, rouge et violette comme les fleurs de la robe de Julia. Pour un penny, la femme en détache un que la petite fille emporte en dansant et qui se plissera dans la salle des enfants, s'il a la vie assez longue. Le visage de la femme est plissé comme le sera bientôt le ballon, et le ballon a les couleurs de la robe maternelle. Toujours, les anémones rappelleront à Virginia ce bouquet de ballons – et sa mère. Toujours, les anémones déchireront de leurs pétales duveteux et fragiles le coton des journées sans couleur.

Extrait de la publication

La vie des enfants, plus que celle des adultes, comporte principalement des moments de non-être.

Enfants, nous vivons dans une sorte d'ouate, à moitié endormis. En vérité, les adultes aussi, mais ces moments de non-être, ils les masquent, les déguisent, les camouflent en gestes routiniers, pour ne pas trop en souffrir. Nous vivons le plus souvent en état de semi-torpeur. Cet état cotonneux, quand nous sommes enfants, est troué de violents moments d'être. Virginia Woolf les nomme aussi chocs.

« L'aptitude à recevoir des chocs est ce qui a fait de moi un écrivain », dit-elle. L'ouate cache un dessin, les chocs la déchirent, le dessin, un minuscule bout du dessin apparaît. Il faut alors le capturer avec des mots, qui sont des sons et des images, qui sont des scènes.

Choc : la découverte d'une fleur. Il y a beaucoup de fleurs originelles dans l'enfance de Virginia. Nous sommes encore dans le jardin de St. Ives.

« Je regarde la plate-bande de fleurs près de la porte. Tout y est, me dis-je, en regardant une plante avec un bouquet de feuilles. Il me sembla soudain évident que la fleur en soi faisait partie de la terre. Un cercle entourait ce qui était la fleur, moitié terre et moitié fleur, c'était la vraie fleur. » Tout est là, elle sait qu'elle vient de faire une expérience qu'il faut mettre en réserve, sur laquelle il faudra réfléchir. Une porte s'est ouverte. La traversée des apparences est possible. Elle a un sens.

Choc : le moment que Virginia Woolf nomme moment de la flaque dans l'allée. Elle le décrit ainsi : « Sans raison, tout devint soudain irréel, je ne pouvais franchir la flaque. » Tout s'arrête et, pour que le monde redevienne réel, il faut toucher quelque chose. C'est une expérience troublante, l'expérience d'une brèche dans la réalité, d'une ouverture vers un autre monde, et en même temps d'une menace. C'est aussi une porte, mais une porte dangereuse, la porte des démons.

L'expérience mystique indissociable de la création est là, avec sa face lumineuse et sa part d'ombre, et de mort.

« Voici la flaque que je ne puis franchir, dit Rhoda dans *Les Vagues*. J'entends tout contre moi le bruit de la grande meule. L'air qu'elle déplace me frappe au visage. Tous les objets palpables m'ont abandonnée. Si je ne parviens pas à tendre les mains, à toucher quelque chose de dur, ma vie se passera à flotter, chassée par le vent le long d'un corridor éternel. Comment traverser ce gouffre et rejoindre mon corps ? »

Rhoda, la rêveuse héroïne qui passe son temps à faire naviguer des pétales dans un bol de terre brune, en les nommant vaisseaux, la fille sans visage et légère, qui se sent trop fragile pour résister au vent, morceau de papier qui volette dans un corridor, Rhoda l'effarouchée subit l'expérience de la flaque que l'on ne peut franchir, après la mort de son ami Perceval. La flaque

d'eau noire qui vous aspire et vous paralyse et vous jette hors de votre corps comme le font les mauvais sorts, c'est la forme que prend l'épouvante, que l'on ne peut combattre qu'en touchant quelque chose de dur : la solidité rassurante d'une idée.

« Beaucoup de couleurs vives, beaucoup de menaces, des bruits distincts, quelques humains, de violents moments d'être, et l'espoir de pouvoir un jour les penser. Le tout ceinturé d'un vaste espace, voilà une représentation sommaire de l'enfance, note Virginia Woolf. C'est la forme que je lui donne. Et elle est facile à décrire, parce que ces choses sont en soi achevées. »

Généalogie de la littérature

« Bien qu'elle soit morte quand j'avais treize ans, elle m'obséda jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. »

Virginia Woolf a beaucoup réfléchi à la personnalité de sa mère, Julia, l'Ange du foyer.

« Un jour, en faisant le tour de Tavistock Square, je composai *La Promenade au phare*, comme je compose parfois mes livres, dans une grande bousculade apparemment impulsive. D'une chose surgissait une autre. L'envol des bulles de savon évoque bien la foule d'idées et de scènes qui se précipitent hors de mon esprit. Qu'est-ce qui soufflait ces bulles ? Pourquoi à ce moment-là ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais j'écrivis le livre très vite. Et quand il fut écrit je cessai d'être obsédée par ma mère. »

C'est en 1927 que Virginia Woolf publie *La Promenade au phare*, l'histoire de Mrs. Ramsay, reine lumineuse au milieu de sa cour, qui flirte avec ses invités, étend sa protection à tout le sexe opposé, tient si droite son ombrelle noire qu'il est impossible de trouver les

Extrait de la publication

mots pour décrire sa démarche fluide et impérieuse, sert un gigot comme si c'était une œuvre d'art, négocie avec la mauvaise humeur de son mari comme si elle réglait un problème de l'Empire britannique, ne regrette jamais ses décisions et ne se soustrait jamais à ses obligations, lit *Le Petit Poisson et le Pêcheur* à son fils James comme si c'était la chose la plus importante au monde, et ne peut rien contre le fait que son père l'a trahi en lui refusant une promenade en bateau jusqu'au phare. Elle est l'épouse fidèle et dévouée à son mari, aux livres que son mari doit écrire, aux besoins qu'il n'a même pas à exprimer tant elle les connaît d'avance. Elle est aussi une femme d'une intelligence exceptionnelle, vibrante et trop lucide. Ainsi remarque-t-elle qu'il dit souvent des choses horribles, mais qu'à peine les a-t-il dites qu'il semble immanquablement de meilleure humeur. Alors qu'elle se ferait sauter la cervelle si elle en pensait seulement la moitié. Elle s'amuse du fait qu'il ne la voit pas, qu'il ne regarde pas autour de lui, qu'il ne remarque pas les fleurs. Elle sait qu'il l'aime. Souvent, elle se demande ce qu'elle a fait de sa vie. Elle est une dure éponge de corail imbibée d'émotions humaines.

En repensant à *La Promenade au phare*, Virginia Woolf écrit :

« Je suppose que je fis ce que les psychanalystes font pour leurs malades. J'exprimai une émotion très ancienne et très profondément ensevelie.

Assurément elle était là, au cœur de cette spacieuse cathédrale qu'était l'enfance. Elle était là dès le premier instant. »

Virginia Woolf compare l'influence de sa mère à d'autres influences qu'elle a subies : celles des apôtres de Cambridge, du romancier Arnold Bennett, de Wells, ou de la guerre. Des influences littéraires, politiques, sociales, autant de houles qui l'ont emportée et contre lesquelles il a fallu nager à contre-courant. Des influences auxquelles il a fallu résister, dont il a fallu prendre conscience pour s'en arracher. Il est étrange et bien dans cette manière radicale de s'interroger sur soi de mêler les influences politiques, sociales, culturelles, et l'influence d'une mère, surtout en 1939. Avec ce sens du mélange qui la caractérise, avec ce sens du changement de perspectives dont elle a fait un art, elle associe cette pensée à une sensation, ou plutôt au souvenir d'une sensation : « Elle portait trois bagues. Un solitaire, une émeraude, une opale. Mes yeux se fixaient sur les feux de l'opale qui se déplaçait sur la page du livre. »

Le gros plan, l'image mentale vient s'incruster, absolue dans son évidence.

Comme Mrs. Ramsay, Julia était très belle.

Une opale qui luit au milieu d'un doigt pointé sur la page de latin.

Mais aussi : sévère, et vive, très droite, et derrière la femme active, une femme triste et silencieuse.

Extrait de la publication

Julia Prinsep Jackson Stephen est l'incarnation de la femme victorienne, vouée aux autres, à la fois utile, obsédée d'aide sociale, infirmière universelle, et inutile en tant qu'elle-même, destinée à ne rien produire, n'existant que pour les siens, et la charité qu'elle prodigue. Un centre absolu, lumineux et absent.

« Elle était le tout, écrit Virginia Woolf. Et jamais je ne suis restée seule avec elle plus de quelques minutes. »

L'amour qui sourd de ces descriptions est poignant et sans réciprocité. La mère selon Virginia est inaccessible et parfaite. Une statue. Une statue pour laquelle elle a peur sans cesse et qui s'éloigne sans cesse, occupée par ses œuvres, par ses sept enfants, par le chagrin qui ne la quitte jamais depuis la mort de son premier mari, un homme sur la tombe duquel elle va parfois secrètement se coucher, ce qui n'est pas tellement son genre.

« Et puis il y a la dernière image que j'ai d'elle : elle était mourante, j'allai l'embrasser et comme je me glissai hors de la chambre, elle dit : tiens-toi droite ma petite chèvre ! »

Le 5 mai 1895, un monde disparut.

Julia avait été mariée une première fois à un homme qu'elle avait passionnément aimé et qu'elle pleura sa vie durant, car, disait-elle, elle avait vécu à ses côtés ses « années d'or ». Quel meilleur paravent qu'un amour ancien, quel meilleur bouclier contre les assauts d'un

Extrait de la publication

AGNÈS DESARTHE

Quelques minutes de bonheur absolu
Éditions de l'Olivier, 1993
Seuil, « Points » n° P 189

Un secret sans importance
Éditions de l'Olivier, 1996
Seuil, « Points » n° P 350

Cinq Photos de ma femme
Éditions de l'Olivier, 1998
Seuil, « Points » n° P 704

Les Bonnes Intentions
Éditions de l'Olivier, 2001
Seuil, « Points » n° P 917

Le Principe de Frédelle
Éditions de l'Olivier, 2003

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : ???
DÉPÔT LÉGAL : ??? 2004. N° ??? (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication